

Et ils suivaient tous dans toutes les directions à la fois, s'enfonçant toujours plus profond au cœur du taillis, ne songeant qu'à la soif qui les tenaillait et oublieux de cette discipline qui fait la force des armées.

Quand ils furent tous bien perdus, le guilledou rentra tranquillement au village et entreprit de réparer son nid. Il en eut fini quand le soir tomba et il s'installa pour dormir.

Or voilà que pendant la nuit, des Français qui passaient par là et qui avaient entendu piailler dans la forêt tout l'après-midi, voulurent voir ce qui se passait dans le village. Ils envoyèrent une patrouille qui s'approcha prudemment et, à sa grande surprise, ne rencontra aucune sentinelle. Les soldats pénétrèrent alors en force dans le village et dans la plus grande maison découvrirent le capitaine anglais qui dormait paisiblement, sûr qu'il était d'être bien gardé par ses hommes. Naturellement ils le firent prisonnier.

Le malheureux n'en revenait pas.

« Comment est-il possible, demanda-t-il, que mes soldats aient déserté leur poste ? Ils ont pourtant l'habitude de la discipline et savent ce qu'ils doivent faire. Où sont-ils donc passés ? »

Et les villageois qui avaient tout vu, tout entendu et tout compris, se mirent à rire et, lui montrant le grand chêne, lui répondirent :

« Ils sont partis courir le guilledou ! »

R. ESCARPIT, *Contes de la Saint Glinglin*,
coll. « Le livre de poche », Hachette jeunesse.



Lecture